

Le métro

Depuis qu'elle a vu le jour, l'humanité a fait des progrès considérables. La civilisation humaine, si dense, si riche et si colorée, dont les membres se considèrent comme les êtres les plus « civilisés », dépasse en tous points les règnes animal et végétal, non seulement de la planète, mais, à priori, aussi de ceux de toutes les planètes intégrées dans les limites de l'univers connu. Quelques utopistes espèrent un jour découvrir d'autres civilisations, sur des planètes lointaines, qui pourraient partager avec l'espèce humaine de nouvelles connaissances, certainement révolutionnaires et bouleversantes. Mais cette rencontre semble être encore loin du présent que nous vivons, puisque les distances sidérales sont encore synonymes de distances temporelles. Revenons donc à notre propre civilisation, et rendons nous compte dans quelle vie civilisée et moderne nous vivons. Beaucoup parlent, et ils ont objectivement tout à fait raison, de ces fantastiques technologies de la communication. Le minitel, le téléphone sans fil, le téléphone portable (terme vite devenu obsolète, remplacé par le nom plus branché, ou débranché en réalité, de « mobile »), le fax, la communication par satellite, la mondialisation de l'information et de la communication : internet. Ainsi est-il possible, effectivement, de communiquer à partir de notre chère petite France, avec un ami « internaute » américain rencontré sur une salle de « chat », ou avec son cousin qui est parti au Japon passer quelques jours de vacances. Mais voyez, ici et là, comment cette fantastique capacité à communiquer prend toute sa valeur, lorsque nous ignorons comment se nomme notre voisin de palier, qu'on ose à peine le saluer ou même le regarder. Les grandes villes, et les villes en général, ont ce fascinant et horrifiant caractère impersonnel qu'on ressent à chaque visite, à chaque déambulation dans la rue, lorsque mille inconnus croisent notre chemin dans l'anonymat le plus complet. Oui, pendant des siècles l'homme a exploré la terre entière, les chrétiens ont croisé le fer, les empires ont conquis des territoires et des pays, le tracé des frontières a changé selon les humeurs et les guerres, les traités, les ententes et les guerres froides. L'extrémisme a même incité certains hommes à considérer l'existence humaine comme une lutte éternelle contre les peuples faibles, et comme la conquête d'un « espace vital » nécessaire à l'expansion d'une « race supérieure ». Et voici le résultat de toute cette soif de territoire et de conquête. Aujourd'hui pas un seul mètre carré de terre ou de mer n'échappe à l'œil des satellites, et pourtant, malgré notre intelligence supérieure et notre suprême civilisation, nous agissons comme l'animal, et comme la bactérie qui a une tendance naturelle à s'agglutiner : regardez, rendez-vous compte comme nous vivons tous les uns à côté des autres, si proches par le corps et souvent si loin par l'esprit.

Tout cela, je l'ai pensé récemment alors que j'étais malgré moi, mais finalement d'une manière inévitable, plongé au cœur de cette masse humaine déshumanisée. Mille races, mille couleurs de peaux, mille hommes et mille femmes tous différents les uns

des autres. Mille modes de vie différents, mille regards, mille incompréhensions. L'un pourra être d'une laideur repoussante et d'une intelligence remarquable et subtile, son voisin d'une beauté hors norme et d'une stupidité profonde. Mille odeurs, mille parfums et mille sueurs. Mille sourires et mille tristesses. Toutes ces théories que nous avons apprises au lycée trouvent ici-bas leur parfaite illustration. C'est ici qu'on aurait dû nous amener pour nous expliquer la théorie mendélienne, au lieu de nous parler de croisement génétique entre les mouches. Le brassage génétique des populations. La variété infinie des patrimoines génétiques des individus. Chaque individu est unique. Nous étions tous ici, tous différents et tous indifférents les uns envers les autres. Un vétéran de la seconde guerre aurait pu croire que la déportation était devenue chose commune dans notre société. Pourtant ici sous terre, nous ne nous mettions pas à l'abri des bombardements mais plutôt à l'abri d'autres agressions modernes que sont le travail, le bruit ou la pollution. Quitte à supporter cette claustrophobie oppressante recouverte d'odeurs d'urine et de soufflerie. Ici-bas, dans cette invention centenaire qu'est le métropolitain.